

étrangers. Malgré la résistance de quelques Indiens et avec le secours de quelques autres, on réussit en 1785, au nord et au sud de San-Blas, sur le port de Calédonia et sur celui du Port-au-Prince, à élever des ouvrages suffisans pour l'objet qu'on se proposait. Ces précautions ont rendu les Espagnols maîtres absolus du cours de la rivière de Cayman, par où s'écoulaient principalement les trésors du Choco et du Popayan.

x.
Étendue,
climat, sol,
fortifications,
port, popula-
tion, mœurs,
commerce
de Cartha-
gène. La province de Carthagène est bornée à l'ouest par la rivière de Darien, et à l'est par celle de la Magdeleine. Elle a cinquante-trois lieues de côte et quatre-vingt-cinq dans l'intérieur des terres. Les montagnes arides et très-élevées qui occupent la plus grande partie de ce vaste espace sont séparées par des vallées larges, arrosées et fertiles. L'humidité et la chaleur excessives du climat empêchent à la vérité que les grains, les huiles, les vins, que les fruits de l'Europe n'y puissent prospérer; mais le riz, le manioc, le maïs, le cacao, le sucre, toutes les productions particulières à l'Amérique y sont fort communes. On n'y cultive cependant pour l'exportation que le coton, et encore a-t-il la laine si longue, est-il si difficile à travailler, qu'il n'est acheté qu'au plus vil prix dans nos marchés, qu'il est rebuté par la plupart des manufactures.

Bastidas fut le premier Européen qui, en 1502, se montra sur ces plages inconnues. La Cosa, Guerra, Ojeda, Vespuce, Oviédo, y abordèrent

après lui; mais les peuples que ces brigands se proposaient d'asservir leur opposèrent une telle résistance, qu'il leur fallut renoncer à tout projet d'établissement. Pedro de Heredia parut enfin en 1527 avec des forces suffisantes pour donner la loi. Il bâtit et peupla Carthagène.

Des corsaires français pillèrent la nouvelle ville en 1544. Elle fut brûlée quarante et un ans après par le célèbre Drake. Pointis, un des amiraux de Louis XIV, la prit en 1697, mais en déshonorant par une cruelle rapacité des armes que son ambitieux maître voulait illustrer. Les Anglais se virent réduits, en 1741, à la honte d'en lever le siège, quoiqu'ils l'eussent formé avec vingt-cinq vaisseaux de ligne, six brûlots, deux galiotes à bombe, et assez de troupes de débarquement pour conquérir une grande partie de l'Amérique. La mésintelligence de Vernon et de Wentworth, les cabales qui divisaient le camp et la flotte, un défaut d'expérience dans la plupart des chefs et de soumission dans les subalternes, toutes ces causes se réunirent pour priver la nation de la gloire et des avantages qu'elle s'était promis d'un des plus brillans armemens qui fussent jamais sortis des rades britanniques.

Après tant de révolutions, Carthagène subsiste avec éclat dans une presqu'île de sable qui ne tient au continent que par deux langues de terre, dont la plus large n'a pas plus de trente-cinq toises. Ses fortifications sont régulières. La nature

a placé à peu de distance une colline de hauteur médiocre, sur laquelle on a construit la citadelle de Saint-Lazare. Une garnison plus ou moins nombreuse, selon les circonstances, défend tant d'ouvrages. La ville est une des mieux bâties, des mieux percées, des mieux disposées du Nouveau-Monde. Elle peut contenir vingt-cinq mille âmes. Les Espagnols forment la sixième partie de cette population. Les Indiens, les nègres, les races formées de mélanges variés à l'infini composent le reste.

Cette bigarrure est plus commune à Carthagène que dans la plupart des autres colonies. On y voit arriver continuellement une foule de vagabonds sans biens, sans emploi, sans recommandation. Dans un pays où, n'étant connus de personne, aucun citoyen n'ose prendre confiance en leurs services, leur destinée est de vivre misérablement d'aumônes conventuelles, et de coucher au coin d'une place ou sous le portique de quelque église. Si le chagrin d'un si triste état leur cause une maladie grave, ils sont communément secourus par des négresses libres, dont ils reconnaissent les soins et les bienfaits en les épousant. Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être dans une situation assez désespérée pour intéresser la pitié des femmes sont réduits à se réfugier dans les campagnes et à s'y livrer à des travaux fatigans qu'un certain orgueil national et d'anciennes habitudes leur rendent également

insupportables. L'indolence est poussée si loin dans cette région, que les hommes et les femmes riches ne quittent leurs hamacs que rarement et pour peu de temps.

Le climat doit être un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs sont excessives et presque continuelles à Carthagène. Les torrens d'eau qui tombent sans interruption depuis le mois de mai jusqu'à celui de novembre ont cette singularité, qu'ils ne rafraîchissent jamais l'air, quelquefois un peu tempéré par les vents de nord-est dans la saison sèche. La nuit n'est pas moins étouffée que le jour. Une transpiration habituelle donne aux habitans la couleur pâle et livide des malades. Lors même qu'ils se portent bien, leurs mouvemens se ressentent de la mollesse de l'air qui relâche sensiblement leurs fibres. On s'en aperçoit jusque dans leurs paroles, toujours traînantes et prononcées à voix basse. Ceux qui arrivent d'Europe conservent leur fraîcheur et leur embonpoint trois ou quatre mois : mais ils perdent ensuite l'un et l'autre.

Ce dépérissement est l'avant-coureur d'un mal plus fâcheux encore, mais dont la nature est peu connue. On conjecture qu'il vient à quelques personnes pour n'avoir pas digéré ; à d'autres, parce qu'elles se sont refroidies. Il se déclare par des vomissemens accompagnés d'un délire si violent, qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de se déchirer. Souvent il expire au milieu de ces trans-

ports, qui durent rarement plus de trois ou quatre jours. Une limonade faite avec le suc de l'opuntia ou raquette, est, selon Godin, le meilleur spécifique que l'on ait encore trouvé contre une maladie si meurtrière. Ceux qui ont échappé à ce danger dans les premiers temps ne courent aucun risque. Des témoins éclairés assurent même que, lorsqu'on revient à Carthagène après une longue absence, il n'y a plus rien à craindre.

La ville et son territoire présentent le spectacle d'une lèpre hideuse, qui attaque indifféremment les régnicoles et les étrangers. Les médecins, qui ont voulu attribuer cette calamité à la chair de porc, avaient oublié qu'on ne voit rien de semblable dans les autres parties du Nouveau-Monde, où cette nourriture n'est pas moins commune. Pour en arrêter la contagion, il a été fondé un hôpital. Ceux qu'on en croit atteints y sont renfermés sans distinction de sexe, de rang et d'âge. Le fruit d'un établissement si raisonnable est perdu par l'avarice des administrateurs, qui, sans être arrêtés par le danger des communications, permettent aux pauvres de sortir et d'aller mendier. Aussi le nombre des malades est-il si grand, que l'enceinte de leur demeure a une étendue immense. Chacun y jouit d'un petit terrain qui lui est marqué à son entrée. Il s'y bâtit une habitation relative à sa fortune, où il vit sans trouble jusqu'à la fin de ses jours, qui sont souvent longs, quoique malheureux. Cette maladie

excite si puissamment au plaisir dont l'attrait est le plus impérieux, qu'on a cru devoir permettre le mariage à ceux qui en sont atteints. C'est une démangeaison ajoutée à une démangeaison. Elles semblent s'irriter par la satisfaction des besoins qu'elles donnent; elles croissent par leurs remèdes, et se reproduisent l'une par l'autre. L'inconvénient de voir ce mal ardent, qui coule avec le sang, se perpétuer dans les enfans, a cédé à la crainte d'autres désordres peut-être chimériques.

Nous permettra-t-on une conjecture? Il est des peuples en Afrique, placés à peu près à la même latitude, qui sont dans l'usage de se frotter le corps avec une huile que rend le fruit d'un arbre semblable au palmier. Cette huile est d'une odeur désagréable; mais, outre la propriété qu'elle a d'éloigner les insectes incommodes sous ce ciel ardent, elle sert à assouplir la peau, à conserver à cet organe si essentiel à la vie, ou à y rétablir le libre exercice de la fonction auquel la nature l'a destiné; elle calme encore l'irritation que la sécheresse et l'aridité doivent causer à la peau, qui devient alors si dure, que toute transpiration est interceptée. Qu'on essaie une méthode à peu près semblable à Carthagène, qu'on y joigne la propriété qu'exige le climat, et peut-être y verra-t-on diminuer, cesser même totalement la lèpre.

Malgré cette maladie dégoûtante, malgré les vices multipliés d'un climat incommode et dan-

gereux, malgré beaucoup d'autres inconvéniens, l'Espagne a toujours montré une grande prédilection pour Carthagène, à cause de son port, un des meilleurs que l'on connaisse. Il a deux lieues d'étendue, un fond excellent et profond. On n'y éprouve pas plus d'agitation que sur la rivière la plus tranquille. Deux canaux y conduisent. Celui qu'on nomme Boca-Grande, large de sept à huit cents toises, avait autrefois si peu de profondeur, que le plus léger canot y passait difficilement. L'Océan l'a successivement creusé, au point qu'on y trouve jusqu'à douze pieds d'eau en quelques endroits. Si la révolution des temps amenait de plus grands changemens, la place serait exposée. Aussi la cour de Madrid s'occupe-t-elle sérieusement des moyens de prévenir un si grand malheur. Peut-être, après y avoir beaucoup réfléchi, ne trouvera-t-on pas d'expédient plus simple et plus sûr que d'opposer aux flottes ennemies une digue formée par de vieux navires remplis de pierres et enfoncés dans la mer. Le canal de Boca-chique a été jusqu'ici le seul praticable. Il est si étroit, qu'il n'y peut passer qu'un vaisseau de front. Les Anglais ayant détruit en 1741 les fortifications qui le défendaient, on les rétablit avec plus d'intelligence. Ce ne fut plus à l'entrée du goulet qu'on les plaça, mais en dedans du canal, où elles assurent une défense plus opiniâtre.

Du temps que ces contrées étaient approvisionnées par la voie si connue des galions, les

vaisseaux partis d'Espagne tous ensemble passaient à Carthagène avant d'aller à Porto-Bello, et y repassaient avant de reprendre la route de l'Europe. Au premier voyage ils y déposaient les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement des provinces de l'intérieur, et ils en recevaient le prix au second. Lorsque des navires isolés furent substitués à ces monstrueux armemens, la ville eut la même destination. Ce fut toujours le pont de communication de l'ancien hémisphère avec une grande partie du nouveau. Depuis 1748 jusqu'en 1753, cet entrepôt ne vit arriver d'Espagne que vingt-sept navires, qui, en échange des marchandises qu'ils avaient portées, reçurent chaque année, en or, 9,357,806 liv., en argent 4,729,498 livres, en productions 851,765 livres; en tout 14,939,069 livres.

L'article des denrées fut formé par quatre mille huit cent quatre-vingts quintaux de cacao, dont la valeur fut en Europe de 509,760 liv. Par cinq cent quatre-vingts quintaux de quinquina, dont la valeur fut de 200,880 liv. Par dix-sept quintaux de laine de vigogne, dont la valeur fut de 12,474 liv. Par un quintal et demi de vanille, dont la valeur fut de 11,988 liv. Par sept quintaux d'écaille, dont la valeur fut de 4,698 livres. Par quinze quintaux de nacre de perle, dont la valeur fut de 1,701 liv. Par seize quintaux de baume, dont la valeur fut de 18,900 liv. Par deux mille trente quintaux de bresillet, dont la valeur fut

de 29,295 liv. Par deux mille cent cuirs en poil, dont la valeur fut de 34,020 liv. Par quarante-deux quintaux de sang-dragon, dont la valeur fut de 2,389 livres. Par six quintaux d'huile-marie, dont la valeur fut de 2,700 livres. Par sept quintaux de salsepareille, dont la valeur fut de 972 liv. Par un quintal d'ivoire, dont la valeur fut de 388 liv. Enfin par cent quatre-vingt-huit quintaux de coton, dont la valeur fut de 21,600 liv.

Dans ces retours, où il n'y eut rien pour le gouvernement, et où tout fut pour le commerce, le territoire de Carthagène n'entra que pour 93,241 liv. Le sol de Sainte-Marthe est encore moins utile.

xi.
Causes de
l'oubli où est
tombée la
province de
Sainte-
Marthe.

Cette province, qui a quatre-vingts lieues du levant au couchant, et cent trente du nord au midi, fut, comme les contrées de son voisinage, découverte malheureusement à l'époque désastreuse où les rois d'Espagne, uniquement occupés de leur agrandissement en Europe, ne demandoient à ceux de leurs sujets qui passaient dans le Nouveau-Monde que le quint de l'or qu'ils ramassaient dans leurs pillages. A cette condition, des brigands que poussaient l'amour de la nouveauté, une passion désordonnée pour des métaux, l'espoir même de mériter le ciel, étaient les arbitres et les seuls arbitres de leurs actions. Ils pouvaient, sans qu'on les en punît ou qu'on les en blâmât, errer dans une région ou dans une autre, conserver une conquête ou l'abandon-

ner, mettre une terre en valeur ou la détruire, massacrer des peuples ou les traiter avec humanité. Tout convenait à la cour de Madrid, pourvu qu'on lui envoyât beaucoup de richesses. La source lui en paraissait toujours honnête et toujours pure.

Des ravages, des cruautés qu'on ne peut exprimer, furent la suite nécessaire de ces principes abominables. La désolation fut universelle. Durant ces dévastations, Rodrigue de Bastidas éleva, en 1529, sur les bords de la Magdeleine, une bourgade qu'il appela *Sainte-Marthe*, nom qui s'étendit avec le temps à tout l'espace renfermé entre cette rivière et celle de la Hacha. Le nouvel établissement, qui s'était formé sans opposition, ne tarda pas à être attaqué par des sauvages voisins, auxquels le caractère de ses fondateurs n'était pas inconnu. On les repoussa; mais le partage de l'or et des perles qu'on leur avait pris brouilla si bien les vainqueurs, qu'ils assassinèrent leur chef, qui alla mourir à Cuba de ses blessures. Son successeur, Garcias de Lerma, ne fut pas plus tôt arrivé dans la colonie, qu'il crut devoir tirer une vengeance éclatante des Indiens qui avaient cherché à la détruire. Pour les exterminer plus généralement et plus vite, il partagea le peu de troupes qu'il avait en plusieurs corps très-faibles. Ils furent tous battus, et ceux des soldats qui n'avaient pas péri dans les combats étaient tombés dans un entier découragement.

Heureusement pour les Espagnols , leur imprudent commandant termina sa carrière dans ces circonstances, et cet accident calma un ennemi qui avait le droit, le pouvoir et la volonté de les massacrer.

La longue tranquillité qui suivit ces hostilités permit aux usurpateurs de s'étendre sur la côte, et dans les fertiles vallons formés par les hautes et nombreuses montagnes qui coupent le pays. Sous ce ciel généralement sain et assez tempéré, les hommes et les subsistances se multipliaient assez rapidement, lorsqu'en 1596 le célèbre Drake, qui avait déjà porté le fer et le feu dans plusieurs possessions espagnoles du Nouveau-Monde, fonda sur Sainte-Marthe, et détruisit, avec la férocité ordinaire à ce siècle, tout ce qui n'était pas de nature à être emporté. Ces scènes d'horreur furent répétées en 1629 par le Hollandais Adrien Pater, pour être encore renouvelées en 1655 par l'Anglais Gauson. Ce dernier poussa même plus loin l'avidité que les pirates qui l'avaient précédé. Pendant quatorze jours il parcourut les parties de la colonie les plus florissantes, et y enleva les nègres, qu'il alla vendre à Saint-Christophe; il y enleva leurs maîtres, qu'il conduisit à Londres, où le désespoir mit bientôt fin à leurs infortunes. Ce qui pouvait lui avoir échappé devint la proie des flibustiers, qui, à diverses reprises, portèrent leurs pas sanglans sur cette ontrée trop souvent souillée par des barbares.

Le pays est actuellement occupé par de petites nations errantes et sédentaires, qui ne furent jamais subjuguées, ou qui ont recouvré leur indépendance. Séparées par des rochers, des montagnes et des forêts, elles ont rarement quelque liaison entre elles, et n'en ont jamais avec les Européens. Ceux-ci sont depuis long-temps réduits à quelques bourgades, dont Sainte-Marthe, la principale, compte à peine trois mille habitans. Telle était même leur faiblesse, qu'ils ne pouvaient avoir aucune relation ensemble avant que des missionnaires capucins eussent réuni dans huit ou neuf hameaux les sauvages qui empêchaient toute communication. Ces descendans d'ancêtres si actifs végètent sur un sol très-resserré, servis et nourris par quelques Indiens et par quelques Africains. Depuis un siècle, leur métropole ne leur a pas envoyé un navire, et n'a reçu d'eux aucune production. Leur industrie se réduit à livrer en fraude des bestiaux, surtout des mulets, aux Hollandais et aux autres cultivateurs des îles voisines, qui donnent en échange des vêtemens, et quelques autres objets de peu de valeur.

La superstition perpétue cette funeste indolence. Elle empêche de voir que ce n'est point par des cérémonies, par des flagellations qu'on honore la Divinité; mais par des sueurs, par des défrichemens, par des travaux utiles. Ces hommes orgueilleux se persuadent qu'ils sont plus grands

dans une église ou aux pieds d'un moine que dans des guérets ou un atelier. La tyrannie de leurs prêtres n'a pas permis que les lumières qui auraient pu les détromper arrivassent jusqu'à eux. Cet ouvrage même, écrit pour les éclairer, leur sera inconnu. Si quelque heureux hasard le faisait tomber dans leurs mains, ils en auraient horreur, et le regarderaient comme une production criminelle dont il faudrait brûler l'auteur.

xii.
Premiers
événemens
dont le pays
de Venezuela
fut le théâtre.

L'Espagne souffrait depuis long-temps que des brigands sortis de Saint-Domingue allassent voler sur le continent voisin des sauvages qu'on enterrait dans les mines. Elle comprit tard, mais elle comprit enfin qu'il lui serait plus utile d'y former des établissemens que de continuer à le dépeupler. Une région qu'Alphonse Ojeda avait découverte en 1499, et à laquelle il avait donné le nom de *Venezuela* ou de *Petite-Venise*, parce qu'on y aperçut quelques huttes établies sur des pieux pour les élever au-dessus des eaux stagnantes qui couvraient la plaine; cette région vit arriver en 1527 un petit nombre de Castellans conduits par Jean d'Ampuez. Le bonheur de ces aventuriers ne se borna pas à bâtir sans opposition la ville de Coro sur la plage où ils avaient débarqué, une immense étendue de pays se soumit à eux sans qu'ils fussent obligés de tirer l'épée. Cette facilité inattendue donna lieu l'année suivante à un arrangement assez singulier pour être remarqué.

Charles-Quint, qui avait réuni un si grand nombre de couronnes sur sa tête, et concentré dans ses mains tant de puissance, se trouvait engagé par son ambition ou par la jalousie de ses voisins dans des querelles interminables dont la dépense excédait ses facultés. Dans ses besoins, il avait emprunté des sommes considérables aux Welsers d'Augsbourg, alors les plus riches négocians de l'Europe. Ce prince leur offrit en paiement la province de Venezuela, et ils l'acceptèrent comme un fief de la Castille.

On devait croire que des marchands qui étaient redevables de leur fortune à l'achat et à la vente des productions territoriales établiraient des cultures dans leur domaine. On devait croire que des Allemands élevés au milieu des mines feraient exploiter celles qui se trouveraient sur la concession qui leur était faite. Ces espérances furent entièrement trompées. Les Welsers n'embarquèrent pour le Nouveau-Monde que quatre ou cinq cents de ces féroces soldats que leur patrie commençait à vendre à quiconque voulait et pouvait payer leur sang. Ces vils stipendiaires portèrent au-delà des mers le goût du brigandage qu'ils avaient contracté dans les différentes guerres où ils avaient servi. Sous la conduite de leurs chefs, Alfinger et Sailer, ils parcoururent un pays immense, mettant les sauvages à la torture, et leur déchirant le flanc pour les forcer à dire où était leur or. Des Indiens en-